

**Les Journées 45 approchent.
Il est temps de le faire
savoir !**



45^e Journées
de l'École de la Cause freudienne

FAIRE
LIAISONS INCONSCIENTES
COUPLE



Les Journées 45 approchent. Il est temps de le faire savoir !

LES FAUSSES LIAISONS ET LES VRAIES. Vous pensez sans doute que ces journées sont dédiées à la vie amoureuse ? **FAIRE COUPLE** va beaucoup plus loin ! On a pas besoin d'aimer ou de désirer pour faire couple : mille et un arrangements possibles pour répondre à sa solitude. Surtout faire couple est une question qui « pour chacun reste ouverte » (Lacan inoubliable dans le *Séminaire III*). Alors pourquoi **FAIRE** couple ? Eh bien, comme il n'y a pas d'immanence du rapport entre les sexes, il faut le faire !

DE QUOI PARLERONS-NOUS SAMEDI ? 132 exposés extraits de l'expérience d'une psychanalyse. J'ai commencé à lire. Les cas rapportés pourraient être une énième vérification de l'inexistence du rapport sexuel... Bof... Mais non ! Ce sont des histoires de rencontres, improbables certes, mais des rencontres où le désir s'accroche au mystère qui réunit un couple.

ACTUALITÉ ! Il y a un désir de couple : une solution rêvée à la douleur d'exister. À lire comme un symptôme contemporain des sociétés dans lesquelles la question du lien n'est plus traitée par la famille.

COMBAT. L'enjeu de ce thème va bien au-delà des J45 ! Au temps de la montée du racisme et de la haine de l'autre que Lacan avait prophétisés en 1973, à l'heure de tous les propos rétrogrades, réactionnaires sur le couple, les femmes... il faut mettre en avant d'autres identifications, un autre discours, celui que la psychanalyse nous inspire et qui permet de respirer !

ALORS JE M'ADRESSE À CHACUN d'entre vous pour vous proposer de **FAIRE SAVOIR** ! ces Journées, leur blog, journal, web-TV, et de prendre part, à votre manière et dès aujourd'hui, à la réussite de cet événement. Rien ne vaudra la diffusion de proximité, parlez-en à vos compagnons, vos proches, vos amis, vos voisins, vos parents, vos enfants, vos collègues, vos amants, vos ex, vos enfants, rien ne vaudra votre propre énonciation, prose ou poésie !

À bien vite

Christiane Alberti
Directrice des Journées

Faire couple . Liaisons inconscientes - 14 et 15 novembre 2015 - Paris

www.fairecouple.fr



Vers les Journées 45 : Quand on se quitte



« Prince, il faut que vous preniez conscience que tout ce que vous avez promis à celle qui vous aimait était plus inconsistant encore qu'une poignée de neige qui tombe légèrement et doucement du ciel. »

Quignard P., Princesse vieille reine, 2015

La rubrique Dossiers de L'Hebdo-Blog a inventé une manière de Faire Couple avec la préparation des Journées 45 de l'ECF: l'écriture sur commande ou ce que nous avons nommé plus joliment « des invitations à écrire ». Depuis le mois d'avril, nous avons publié une série de textes singuliers ayant comme fil rouge la rencontre. Chaque auteur a répondu et nous avons aujourd'hui un magnifique éventail de textes brefs et vifs qui rendent compte, chacun à sa manière, d'un instant inouï.

Un regard, céder à condition de se séparer, l'apparition d'un infime détail, la marque dans le corps, le paraître, l'apparaître... Oui, vous pouvez revenir en arrière en allant consulter la Rubrique Dossiers de L'Hebdo-Blog. Un simple clic et vous pouvez lire ou re-lire les fines trouvailles de chaque auteur.

Pour poursuivre notre cheminement vers le rendez-vous parisien des 14 et 15 novembre nous avons décidé de changer de cap. Nous avons lancé une poignée d'invitations à écrire sur « Le moment de rupture ». Notre point de départ : là où la

rencontre bouleverse, trouble, enchante, le temps de la séparation est presque toujours douloureux, laborieux, voire angoissant. La liste des raisons qui poussent à la rupture est longue. On se quitte en pleurant, en se disant tout, en ne disant rien, en tenant encore à l'autre ou en le détestant. Le nœud de la rencontre peut se défaire, pour se renouer autrement ou demeurer délié à jamais.

Comment se défait-il, le nœud qui formait un couple ? Rapidement, doucement, par surprise? Se rompt-il ? Une fois attachés... liés à jamais? S'agit-il toujours d'une coupure radicale? Voici les questions que nous avons posées à nos invités. Nul doute que des surprises seront encore au rendez-vous.

Allez vite lire le premier texte de la série, Dominique Szulzynger y met en évidence, dans un texte subtil, que le mépris d'un homme à l'égard d'une femme peut produire une décision irrévocable.

« Je l'ai remarquée, un matin. » À propos du livre Pas son genre, de Philippe Vilain

Dès le premier abord, il la remarque. Issus de deux mondes très différents, ils vont pourtant se rencontrer. L'écriture les réunira, avant de les désunir. Ce roman dont Dominique Szulzynger a extrait deux moments de bascule est un paradigme

de ce qui tranche le nœud du couple, dans l'instant du mépris.

Clément, jeune prof de philo, parisien dans l'âme, est muté à Arras. En cette occasion il fait la rencontre de Jennifer, belle coiffeuse. Une rencontre ? Pas vraiment, plutôt la remarque-t-il dans le salon. D'emblée, il est séduit par « son regard concentré, absent » , alors que côté style justement, elle n'est pas son genre. Elle, elle rêve du grand amour, mais tombe toujours sur « des hommes pas faits pour elle [...] les mariés » . D'ailleurs, la première fois qu'elle-même remarque Clément, c'est alors accompagné par « une jeune femme brune en tailleur chic ». Cette rencontre, qui n'en est pas une, indique comment chez elle aussi, le ratage amoureux se répète dans le symptôme. Pourtant, ces deux-là se choisissent ! Si la première rencontre se fait par hasard, dès la seconde ce n'est plus du hasard. Avec qui « fait-on couple » ? Osons proposer : avec son partenaire de fantasme.

Leur histoire commence comme une romance, leur rapprochement ressemble à une découverte mutuelle des intérêts de l'autre. Elle l'initie à sa passion pour le karaoké, et pour la vie en général, car autant Clément est mesuré, autant Jennifer est pétillante. Lui, il lui offre l'horizon des livres. Elle avait déjà celui de la lecture des magazines et des romans populaires, avec lui elle découvre Dostoïevski, Zola, Giono... Ce goût commun constitue la trame de ce qui les rapproche, ce qui les couple. Or, c'est par le livre justement que la romance sentimentale bascule et ravive ce qui les coupe : Jennifer découvre que Clément lui a caché l'existence de son essai. Car l'écriture est son partenaire secret. Cette tromperie réactive chez Jennifer son savoir inflexible sur le couple : le détachement qui était la marque distinctive de Clément fait signe de son indifférence amoureuse.

La seconde séparation aura lieu quelques semaines plus tard, durant le carnaval. Amoureux mêlés à la foule, ils croisent une collègue de Clément, Hélène, qui est en famille et la lui

présente. Lui-même ne présente pas Jennifer... Cet « oubli » dévoile son point de jouissance : la honte que Jennifer lui inspire car elle n'est « pas son genre ». Et, plus honteux encore : le mépris qu'il lui porte est la condition nécessaire à son amour. L'image du couple heureux qu'ils formaient quelques instants auparavant, vole en éclats. Le carnaval s'étire. Les géants perdent de leur splendeur et dévoilent un envers du décor où Jennifer quitte la scène. Elle semble ravie par ses émotions, Clément, maladroit, s'excuse. « C'est oublié », répond-elle, lointaine. Le lecteur, comme Clément, comprend, dans l'après-coup, combien cet oubli sera décisif. Il dessine un programme précipitant le passage à l'acte de Jennifer. Ce programme, c'est : oublier ! Dans le plus grand secret, elle organise sa propre disparition, sans laisser d'adresse. Fin de l'histoire.

Au-delà d'une lecture sociologique, quelle est la nature du couple Jennifer-Clément ? Couple libidinal, amoureux de la chair et des mots, mais peu enclin à la parole. Couple clandestin, lové dans une chambre d'hôtel, couple sans réelle inscription symbolique... Si ces deux-là s'aimaient, sans doute n'avaient-ils pas la même interprétation de l'amour. Pour Jennifer, aimer est être en couple. Elle veut « avoir des projets », elle veut « un homme jaloux ». Et si elle fait beaucoup d'efforts pour aller vers la culture de Clément, côté inconscient, ce savoir inflexible, à valeur de certitude, l'éloigne de son partenaire. Clément lui-même est aveuglé par son incroyance au couple. Ils sont séparés par l'insu fantasmatique qui gouverne leur relation au partenaire. Dans la séquence du carnaval, l'absence de signifiant qui viendrait nommer Jennifer et l'inscrire dans le semblant du couple, ravive l'impossible du ratage sexuel, et active un franchissement dans le réel. La trahison que la jeune femme dénonce porte sur leurs incapacités à construire un symptôme commun qui aurait pu nouer leur couple. En disparaissant, elle ne leur laisse pas le temps de tisser une solution commune pour inventer leur couple.

Seminario Latino de Paris – L'Envers de Paris

El Seminario Latino de Paris vous invite à faire une lecture en espagnol du Séminaire de l'Orientation lacanienne, El Ultimísimo Lacan de Jacques-Alain Miller, édité par la Editorial Paidós.

Ce cours est consacré au tout dernier enseignement de Lacan où la primauté du symbolique, c'est-à-dire de la parole dans l'inconscient, est abandonnée en faveur d'une version de l'inconscient abordé par le corps pris dans ses trois dimensions : symbolique, imaginaire et réel. La psychanalyse est une praxis, un savoir-faire nous permettant d'opérer avec ce corps.

Avec l'éclipse de l'ordre symbolique, l'inconscient passe d'être structuré comme un langage à l'inconscient comme un mode de jouir de la langue qui laisse ses traces dans le corps. Dans cette métamorphose de la psychanalyse, nous avançons par un inconscient fait de la pure matérialité de la langue hors-sens, les événements du corps sont contingents, il ne s'agit pas d'une destinée.

Notre objectif est d'analyser les événements qui ont lieu dans notre société où la psychanalyse a son mot à dire. Nous sollicitons votre lecture engagée, à travers le prisme lacanien du corps parlant et de l'inconscient, sur les effets du discours scientifique et de son articulation au discours capitaliste ; l'administration de la vie par les bureaucraties contemporaines ; le terrorisme et les fondamentalismes ; l'art

et la subversion, et les nouveaux modes de jouissance.

Vous êtes invités à suivre cet enseignement et à présenter vos travaux articulés autour de l'ultime enseignement de Lacan. Chaque soirée, un modérateur sera chargé de commenter El Ultimísimo Lacan, trois jeunes intervenants viendront analyser l'actualité à partir de leurs recherches et le public sera invité à poser des questions.

Le séminaire est ouvert au public. Vous pouvez dès maintenant contribuer à son work in progress et envoyer une demande d'inscription au Seminario Latino de Paris à la Direction du Seminario Latino de Paris : Eugenia Varela eugeniavarelanavarro@gmail.com

La première séance aura lieu le mercredi 25 novembre 2015 à 21h00 à la Maison de l'Amérique Latine, 217 boulevard Saint Germain, 75007 Paris.

Effacement de la façade

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

Affaire de discours

La formule lacanienne « Faire couple », mise en valeur à l'occasion des prochaines Journées de l'ECF, a servi de vecteur à deux cartels dédiés à cet événement. Il s'agissait d'échanger avec d'autres disciplines et – pourquoi pas –

donner le désir de participer aux Journées. Comment le couple du XXI^e siècle, adossé à de nouveaux semblants, tient-il le coup face à des pousse-à-jour toujours plus débridés. « l'homme, la femme n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours » , remarque Lacan. Comment repérer les effets de ce discours « dans le champ dont se produit l'inconscient, puisque ses impasses [...] se révèlent dans l'amour » . Pour trouver des réponses à ces questions, les cartellisans se sont tournés vers les fictions modernes, et notamment le cinéma. Leurs travaux ont été présentés à Marseille le 24 septembre 2015 lors d'une soirée des cartels.

Laurence Martin repère dans *Amour fou* de Jessica Haussner les effets mortifères d'une jouissance qui, bien que singulière, conduit ici deux a-mants à faire couple dans une mort commune. « Incapable de vivre mais [refusant] de mourir seul et sans amour », Kleist cherche désespérément une « âme sœur qui comprendra [sa] souffrance et sera semblable à [lui] afin [qu'ils puissent] mourir ensemble ». Contre toute attente, sa demande en suicide rencontre chez une femme, Henriette, un consentement. « Je vois la vacuité de mon existence telle que vous me l'avez décrite ». Le signifiant va alors percuter son corps dans une étrange maladie. L. Martin montre comment l'œuvre laisse deviner, sous les semblants du romantisme, un réel discordant. À la place même de l'amour fou, das Ding.

À sa manière, Alain Cavalier fait couple lui aussi avec une morte. La femme qu'il a aimée, disparue en 1972 dans un accident de voiture, est l'unique objet de son œuvre et le titre de son film *Irène*. Ne cherche-t-il pas, à travers son œuvre, à restituer ce qui manque à l'image pour symboliser la mort ? Telle est la question de Jennifer Lepesqueur. Comme affronté à une impossible métaphore, l'auteur s'attache à suivre métonymiquement les objets du quotidien d'Irène, comme autant de divins détails d'un manque à être, porté à l'incandescence par la perte. Irène voulait mourir, il en a la certitude. A. Cavalier préfère certes « être seul dans [son]

tête-à-tête avec Irène » , mais il réussit par son art des semblants à faire frémir en nous ce qui, du non rapport sexuel et de la mort, reste muet, insaisissable. « Comment deux personnes aussi différentes qu'elle et moi pouvaient-elles faire route ensemble ? »

La réflexion de Ianis Guentcheff, à partir du film *Les mains négatives* , nous reconduit curieusement à ce nouage du cri et de l'écrit dont parle Lacan dans la même page. « Un homme et une femme peuvent s'entendre [...] Ils peuvent comme tels s'entendre crier. Ce serait un badinage si je ne vous l'avais pas écrit. Écrit suppose, au moins soupçonné de vous [...], ce qu'en un temps j'ai dit du cri » . Le film de Marguerite Duras est d'abord un écrit. Elle indique dans son recueil que l'écrit était inévitable, alors qu'il « était évitable de le filmer ». Nous sommes ici à la racine des conditions de structure qui font du faire couple, pour l'être parlant, à la fois une nécessité et un impossible. La main négative , parce qu'elle parvient à l'Autre et en raison de sa structure de coupure, est un cri. Telle est la thèse de I. Guentcheff : « Il n'y a pas trace d'un homme qui a crié, la trace est un cri. Un cri comme projection du vide insoutenable de l'être ». « Il y a au départ un exil de la langue de l'Autre. En résulte ce que M. Duras appelle le désir. Ce désir s'adressera à une femme » « J'appelle celle qui me répondra » , dit-elle. Pour M. Duras, le cri signe la préhistoire du désir en un temps où « le mot n'a pas encore été inventé ». Le manque à être est alors le premier partenaire, ce dont témoigne « la trace négative ». La partenaire du suicide, la partenaire du deuil, la trace négative... autant d'opérations qui consistent à faire passer du registre de l'objet imaginaire à une construction symbolique, faisant ainsi de ces couples fictifs autant de symptômes.

« Ça parle du corps »

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

Scènes de la vie conjugale

Les Scènes de la vie conjugale (film de Ingmar Bergman) que Nicolas Liautard reprend au Théâtre national de la Colline (avec Anne Cantineau et Fabrice Pierre) mettent en scène un couple dans lequel Marianne tient sa place d'objet a, épouse comblée et admirative de son époux jusqu'au moment où lui, pris entre la femme de l'amour et celle du désir, la quitte, détruisant la fiction du couple parfait. Ce laisser tomber provoque une modification de la position subjective de Marianne qui, dès lors, ne remplit plus sa fonction dans le fantasme de Johan qui s'en trouve marri. Anne Cantineau et Fabrice Pierre livrent à Christiane Page quelques réflexions sur le spectacle

Anne Cantineau : C'est un couple fusionnel, une domination de Marianne par Johan. Tout à coup les choses s'inversent. Elle va essayer de se reconstruire à partir de cette rupture, alors que lui est déstabilisé par sa propre décision.

Fabrice Pierre : Ce couple, c'est de l'ordre de l'universalité du couple. Il y a la spécificité de ces deux personnages, mais là où Bergman est génial, c'est que tous les couples peuvent se reconnaître. C'est la capacité de Bergman à écrire quelque chose d'intime et d'en faire quelque chose d'universel.

AC : Il y a comme une Histoire du couple. Actuellement, les gens divorcent plus, les relations de couples sont moins durables, il y a beaucoup de familles recomposées. La pièce raconte le passage d'un mode traditionnel de la relation d'un homme et d'une femme à autre chose encore à définir. Est-ce que c'est encore un couple à la fin ? Oui, parce qu'ils se parlent, qu'ils continuent à se voir et à avoir des relations sexuelles, mais ce n'est pas forcément ça qui fait couple.

FP : Je ne connaissais pas du tout Anne et elle ne me connaissait pas non plus. Nicolas a cherché des énergies qui pouvaient se correspondre. Il ne voulait pas qu'on compose des rôles, qu'on aille vers des personnages avec leur psychologie mais qu'on ramène les personnages à nous qui avons eu des vies amoureuses. Le spectacle est réussi quand à travers les mots de Bergman, on raconte nos faiblesses et nos grandeurs.

AC : Il y a le souci que quelque chose se passe à chaque fois au présent tout en étant dans un cadre très précis car on ne fait pas n'importe quoi, on dit le texte. On sait ce qu'on doit faire, la pièce est écrite. Il faut absolument être dans ces rails là tout en étant présent au moment. Et c'est fort de sentir que c'est ça qui fonctionne dans la catharsis avec les spectateurs.

FP : Une qualité naît au moment où on n'est plus dans la maîtrise, dans ce quelque chose où il faut assurer. On est dans une relation entre partenaires. Le spectacle est réussi si la scène se fait là où on en est et ça apporte cette qualité de vérité que recherche Nicolas.

AC : La parole vient du fait qu'on a écouté et qu'on a reçu. C'est la manière dont je reçois qui va faire que je vais dire les choses de cette façon là.

FP: Nicolas dit : « le spectateur n'est pas spectateur du spectacle, il est spectateur de lui-même. En voyant l'acteur il est en train de se lire lui-même. C'est au travers de son filtre qu'il a son émotion, pas au travers de quelque chose qu'on lui impose qui n'est pas lui ».

Lien vers l'interview :

<http://www.dailymotion.com/video/k8EqabQ1TM5zKad86hU>

Illustration © Catulle